La Franchise de l'homme de lettres

Taha Hussein

al-Ahram, 28 janvier 1949

J'ai devant moi maintenant un livre d'histoire littéraire, une frivolité à laquelle je me suis réfugié ces jours-ci, loin de la vie morne et stagnante que vivent les gens cultivés en ces années. Les gens se réfugient, loin de la frivolité de la vie et de ses fardeaux, tantôt dans le voyage dans l'espace, tantôt dans le voyage dans le temps : ils se rendent dans des lieux lointains quand la chaleur les pousse à traverser la mer, et dans des lieux proches quand le froid les attire à chercher la chaleur en haute ou en basse Égypte ; et ils voyagent dans le temps, là où leur culture, leur besoin et leurs desseins les préparent à voyager, s'éloignant tantôt, se rapprochant tantôt ; les uns s'enfoncent dans la vie des anciens, les autres dans la vie de leurs contemporains, d'autres encore dans la vie du Moyen Âge, ou dans la vie de l'époque moderne ; et certains parcourent tout cela, se déplaçant en une seule semaine, ou en un seul jour, entre des époques lointaines et disparates, recueillant ce que leurs peuples ont laissé de monuments et de vestiges comme l'abeille recueille sur la fleur, en extrayant son nectar, et façonnant de ce nectar sa culture, son savoir et sa littérature, formant grâce à ce nectar son parcours dans sa vie active, et dans ses rapports avec les gens qu'il rencontre.

Le livre auquel je me suis réfugié ces jours-ci est un livre récent, d'une écrivaine contemporaine, qui m'est parvenu il y a une semaine ou un peu plus ; c'est une histoire d'un livre publié par le grand écrivain français André Gide, à la fin du siècle dernier, intitulé Les Nourritures terrestres. Ce livre a influencé des générations de jeunes Français et Européens d'une influence profonde et durable, que certains louent et d'autres blâment ; c'est un livre par lequel André Gide a voulu que l'homme, et l'homme de lettres en particulier, parfasse sa liberté au plus haut degré où la liberté puisse être, en accueillant sa vie sur cette terre, afin qu'il goûte ce que la vie lui offre, la vie matérielle en particulier, en pleine liberté, sans scrupule, sans réserve, sans se laisser lier par les usages auxquels les gens sont accoutumés, ni par les coutumes et traditions dont ils ont hérité ; et il ne se contente pas ensuite de cette pratique franche et libre de la vie, mais il exprime les effets de cette pratique en lui-même, s'il est homme de lettres, par une expression libre, franche, exempte d'hypocrisie et de dissimulation, laissant aller son âme selon sa nature dans la jouissance de ce que la terre offre de ses fruits, et

laissant aller son art selon sa nature dans la peinture du plaisir et de la douleur, du bonheur et du malheur, qu'il trouve dans cette jouissance. Le livre est donc un appel franc à satisfaire les sens sans affectation ni austérité, puis à satisfaire l'art sans réserve ni précaution.

Ce livre parut en 1897, et presque personne n'y prêta attention ni ne s'y intéressa ; les amis de l'écrivain le reçurent avec une très grande réserve, les uns craignant pour l'écrivain à cause de cette erreur dans laquelle il était tombé et qu'il poursuivait, les autres le soupçonnant d'affectation et de vanité, et de tenter un renouveau par la mauvaise voie. Seule une poignée de compagnons de l'écrivain, guère plus de cinq, approuva le livre, tous jeunes gens de l'âge de l'écrivain, n'ayant pas encore trente ans ou les ayant à peine dépassés ; quant au grand public des lecteurs, il n'y prêta aucune attention, et la preuve en est que les exemplaires vendus durant les dix premières années de la vie de ce livre ne dépassèrent pas cinq cents. Mais le livre s'élança soudain, doucement, et les gens commencèrent à s'y intéresser quelque peu, si bien que sa première édition s'épuisa en la quinzième ou seizième année de ce siècle, et les gens demandèrent le livre sans pouvoir y parvenir ; et l'écrivain sentit cet accueil, dont il avait désespéré, et trouva dans ce sentiment quelque satisfaction.

La première édition ne comptait pas plus de quinze cents exemplaires, et il fallut vingt ans pour qu'elle s'épuisât entièrement ; le livre fut ensuite réimprimé maintes fois, puis traduit dans toutes les langues d'Occident et d'Orient qu'il plut à Dieu, et il apparut que les Orientaux y étaient encore plus attachés que les Occidentaux, car il fut traduit en Chine et en Inde avant d'être traduit en Angleterre, par exemple. La parution de ce livre à la fin du siècle dernier compte aujourd'hui parmi les événements de l'histoire littéraire des lettres françaises, car il changea la mentalité de générations de jeunes Français, et des jeunes gens qui pratiquaient la production littéraire en particulier.

Je n'écris pas ce chapitre pour parler de ce livre que publia André Gide, ni pour parler du livre que composa Madame Yvonne Davet sur l'histoire du livre de Gide, auquel je me suis réfugié ces jours-ci loin de la frivolité de la vie ; mais j'écris ce chapitre pour exposer aux hommes de lettres et aux gens cultivés une question que le livre de Gide souleva parmi les écrivains français lors de sa parution, à savoir : jusqu'à quel point l'homme de lettres peut-il être franc dans les œuvres qu'il produit ? Les contraintes autour desquelles s'éleva la querelle entre l'écrivain et ses adversaires et ses partisans ne sont pas celles qui viennent des lois,

de l'approbation ou du mécontentement du pouvoir à l'égard de la production littéraire, ni de la coutume, de l'approbation ou du mécontentement de l'opinion publique à l'égard de la production littéraire ; car ces contraintes n'ont aucun poids pour l'homme de lettres libre, qui ne se soucie ni de l'approbation ni du mécontentement, qui ne cherche dans la littérature aucune récompense, qui n'en craint aucune punition, et qui ne se soucie pas de l'échec commercial qu'elle pourrait subir.

Les contraintes autour desquelles s'éleva la querelle sont plutôt celles qui viennent de l'âme même de l'homme de lettres, lorsqu'il écrit et répond à l'appel de son art dans la description et le chant, et dans la peinture de l'émotion qu'il trouve, et du sentiment qui s'élève dans son cœur ; car le poète Francis Jammes fit remarquer à son ami André Gide que son livre dépeint le plaisir et la joie, la satisfaction et le ravissement, et pousse cette peinture de tout cela à des limites très lointaines, alors qu'il y a sur terre, autour de lui, bien des douleurs et une misère continuelle, et des individus et des groupes de gens qui ne trouvent rien pour écarter d'eux la douleur, ni rien pour se garder du malheur. Il décrit les jardins et les fleurs, les arbres et les fruits qui s'y trouvent ; il décrit les voyages et la diversité de leurs spectacles, la variété de leurs paysages, les arts du savoir, et les sortes de plaisir ; il décrit le luxe et les délices qu'il recèle, alors qu'il y a sur terre des gens qui n'ont aucun accès à rien de tout cela.

Il incombe donc à l'écrivain de penser à ces gens, d'être doux avec eux, de leur témoigner de la compassion, de panser leurs blessures, de les aider à supporter la misère où ils se trouvent, et de les consoler d'une partie du malheur qu'ils subissent. Ce n'est ni le fait d'une parfaite générosité d'âme, ni d'une tendresse de cœur, ni d'une humeur équilibrée, ni d'un bon goût, de parler à l'affamé que tourmente la faim du plaisir que vous prenez, assis à votre table, dans la diversité des plats et la beauté de la vaisselle ; ni de parler à l'aveugle, qui ne voit pas la lumière du soleil ni la beauté du ciel et de la terre, de cette beauté même, dans toute sa diversité, sa variété, ses merveilles et ses mystères ; cela est plus propre à ajouter une douleur à une douleur, un chagrin à un chagrin, et une peine à une peine, et le propre de l'écrivain et du poète est plutôt de consoler, de réconforter, d'aider, et de rendre aux âmes une partie de ce dont elles ont besoin de sécurité, de contentement et de satisfaction.

Que les gens aisés jouissent donc, et que les riches se délectent des bonnes choses de la vie que Dieu leur a permises ; mais qu'ils soient mesurés, et qu'ils affectent la modération et la pudeur lorsqu'ils parlent du luxe, des délices et de la jouissance où ils vivent. Ils se favorisent eux-mêmes, ou les circonstances de la vie les favorisent, de luxe et de délices ; qu'ils se favorisent donc aussi eux-mêmes de discrétion en parlant de ce luxe et de ces délices.

Ainsi écrivit Francis Jammes lorsqu'il critiqua ce livre ; mais André Gide répondit à cette critique en disant que la littérature doit se distinguer de la richesse et de la pauvreté, de la satisfaction et du mécontentement, du luxe et de la misère, afin de pouvoir décrire tout cela avec franchise, liberté, indépendance et vérité ; et la privation où se trouve l'aveugle de jouir de la beauté de la nature n'empêche pas que cette beauté soit une réalité qui a le droit d'être connue, et le droit d'être un sujet de description et de chant ; et le silence sur la beauté de la nature ne console pas l'aveugle de la vue qu'il a perdue, de même que le silence sur la description des fleurs, des arbres et des fruits ne console pas le misérable privé du malheur et de la privation dont il souffre.

Et le silence de l'écrivain, qu'il soit volontaire ou contraint, ne sert en rien les misérables et les privés ; et peut-être les propos de l'écrivain sur la beauté de la nature, et sa description des arts du luxe, consolent-ils ceux à qui la privation a été décrétée, et suscitent dans leurs âmes diverses sortes de rêves qui allègent pour eux le poids de ce qu'ils endurent, leur offrant la beauté des rêves quand on les prive de la beauté de la veille — tout comme la description de la misère, du malheur, de la privation et du besoin est propre à susciter dans le cœur des forts une tendresse pour les faibles, et dans l'âme des riches une douceur pour les pauvres, et à éveiller dans le cœur des uns et des autres un désir de coopération, de sympathie et de solidarité, et un penchant vers la réforme, afin que l'affamé soit nourri, que le privé trouve soulagement, et que diminue la part de malheur du misérable. Les gens ne doivent pas être comme des autruches, se préservant du mal en évitant d'en parler et de s'y engager, et évitant la douleur en se détournant de la description des délices dont Dieu a comblé le monde, délices qui pourraient suffire à tous les hommes.

Et André Gide dit, en réponse à son ami, qu'il s'était accordé avec son épouse sur un plan où il ne voit que du bien : à savoir que, s'il venait à perdre la vue, et à être privé de la beauté de la nature, elle verrait tout ce qu'elle pourrait voir, regarderait aussi attentivement qu'elle le

pourrait, et lui décrirait en détail tout ce qu'elle verrait et découvrirait, ne lui cachant rien, et ne lui dissimulant rien, peu ou beaucoup ; car il préfère jouir de l'ombre de la beauté, si pâle et si mince que soit cette ombre, plutôt que d'être privé entièrement de jouir de la beauté entière et abondante.

Telle est la question sur laquelle je me suis arrêté en lisant ce livre d'histoire littéraire ; je la soumets aux hommes de lettres et aux gens cultivés, afin qu'ils y réfléchissent et la méditent. Il est clair que la position d'André Gide sur cette question même est la position à laquelle les gens se sont habitués depuis que la littérature existe, et à laquelle ils s'habitueront tant qu'il restera parmi eux des gens qui produisent de la littérature ; mais elle demeure néanmoins un sujet digne d'approfondissement, de réflexion et de méditation. Et qui sait ? Peut-être nous permettra-t-elle de lire un livre charmant, ou un chapitre de valeur sur ce sujet. Et les hommes de lettres peuvent-ils espérer mieux que de se délecter de la lecture d'un chapitre, ou de goûter le plaisir de parcourir un livre ?